

NOUVELLES DU JOUR.

TÉLESCOPE.—Empruntons quelques détails à la *Revue des sciences* de M. Tissandier sur un télescope monstre qu'il est question de construire en Amérique et sur les rapprochements ou grossissement que l'on peut obtenir avec des instruments exceptionnels.

Jusqu'à présent, dit M. Camille Flammarion, les plus parfaits télescopes ne dépassent pas les grossissements de 2,000 et les lunettes employées 1,500. C'est donc sans raison suffisante que M. Babinet supposait qu'on pourrait voir dans la lune des objets de la dimension de Notre-Dame de Paris (1).

Un jour sans doute, et sûrement même, on ira plus loin, et cela très prochainement, si l'on en juge par les progrès faits en optique depuis un demi-siècle. Il semble que l'Amérique est fortement disposée à pousser aussi loin que possible les tentatives de ce genre. Déjà on vient de proposer d'y fonder une société par actions de 10 dollars chacune dans le but de construire un télescope monstre :

« La *Scientific American* annonce qu'un Américain s'est engagé à payer 25 dollars pour voir l'occultation de Mars par la lune, en s'engageant à se rendre dans n'importe quelle partie des États-Unis. « On ne doit pas, dit l'auteur de cette motion, demander pour cela de l'argent au gouvernement, qui a assez à dépenser déjà ; mais les capitaux seraient promptement couverts si ce *télescope monstre* était placé à Philadelphie pour l'exposition de 1876 ; les actionnaires auraient sûrement un bénéfice de 200 pour 100 et la science en tirerait gratis un grand profit. » On parle aussi d'appliquer un millions de dollars, c'est-à-dire plus de cinq millions de francs, à la construction d'un télescope gigantesque, qui serait à nos meilleures lunettes ce que le *Great-Eastern* est aux canots. »

Faisons des vœux pour que d'aussi hardies tentatives puissent réussir, et que l'optique du dix-neuvième siècle rapproche la lune à quelques milles et nous permette enfin d'en distinguer les habitants !

LA MITRAILLE D'OR.

Je trouve ce récit émouvant dans le voyage au pays des bayadères de M. Louis Jacolliot :

Les Anglais assiégeaient Pondichéry par Goudeloor et par la mer. Cette malheureuse ville, célèbre par sa fidélité à toute épreuve pour la France, se défendait avec l'énergie du désespoir. Elle n'avait aucun secours à attendre de la mère patrie, qui luttait elle-même contre la coalition étrangère.

Un beau jour, on ne put répondre au feu des Anglais. Il restait de la poudre, mais on n'avait plus de projectiles. On avait envoyé aux habits rouges tout ce qu'il y avait de fer dans la ville, les balustrades des monuments, les fêches et les croix des églises avaient fait de la mitraille.

Un conseil de guerre était assemblé. Le gouverneur et les vieux soldats qui en faisaient partie pleuraient de rage à la pensée de se rendre.

Tout à coup un Indien demande à parler aux membres du conseil. On l'introduit : c'était le chef de la caste des Vellaja de Pondichéry, l'homme le plus riche de tout le pays français, Sandira-Poulé.

—Messieurs, dit-il simplement, en apprenant que vous

(1) Grossir un objet 2,000 fois, c'est *exactement* comme si on le rapprochait d'autant. Or la distance de la lune est de 96,000 lieues. Get oculaire la montre donc comme si elle était à 48 lieues. A cette distance, la meilleure vue serait loin de distinguer Notre-Dame ! On a souvent répété qu'on la rapprochait à 16 lieues, parce qu'on supposait applicable le grossissement de 6,000 du télescope de lord Russel ; mais ce grossissement n'est pas net, et quand on dépasse 2,000 pour la lune on ne voit pas mieux pour cela.

n'aviez plus de munitions et qu'on allait peut être se rendre, j'ai fait conduire aux remparts cinquante caisses d'argent monnayé en roupies. Ne pensez-vous pas que cela fera d'excellente mitraille ?

A ces mots, la salle éclate en applaudissements. On décrète que le chef des Vellaja a bien mérité de la patrie. Chacun regagne son poste aux remparts, et la défense reprend avec plus d'enthousiasme.

Pendant vingt jours on cracha de la mitraille d'or et d'argent sur les Anglais.

Le fils de Sandira-Poulé est aujourd'hui dans la misère.

La France a ordonné jadis le remboursement des sommes dues à ce héros ; mais les bureaux n'ont jamais ordonné le paiement... il s'agissait de dix millions.

LES OCCUPATIONS DE MAC-MAHON.

Si j'étais président de la République !...

Dans un pays où tout le monde, depuis le gâcheur de plâtre jusqu'au gâcheur d'idées, ne croit né pour être « gouvernement », cette exclamation est une monnaie courante.

Si j'étais président de la République !...

Eh bien ! braves gens, si vous étiez président de la République, savez-vous seulement comment vous vivriez ? Non ?... Moi non plus !... Mais du moins je sais bien comment vous ne vivriez pas.

Vous ne vivriez pas, à coup sûr, comme vit le maréchal de Mac-Mahon. C'est trop simple. et il y a longtemps que nous sommes des habitués de ces mœurs-là, si tant est que nous les ayons jamais eues.

Or, voici par le menu la journée du président actuel de la république. Epicure ferait la grimace, mais c'est Zénon qui serait content.

Tout chez le maréchal est réglé militairement, et, bien qu'il ait été bercé dans berceau capitonné de trois cent mille livres de rentes, il semble avoir fait de l'austérité la règle de sa vie.

Tel il était sous la madeste épaulette de sous lieutenant, tel il est encore. Il a pris des galons, gagné des étoiles, conquis la dignité suprême sans concevoir un désir, ni éprouver un besoin de plus.

Debout dès cinq heures, il se fait la barbe lui même ; puis il s'habille de pied en cap, tantôt en tenue bourgeoise, tantôt—et le plus souvent—en tenue militaire. Pas plus que M. Thiers, le Président n'a de goût pour la robe de chambre.

A cinq heures et demie, Pierre entre dans la chambre à coucher. Pierre est un vieux soldat d'Afrique qui, depuis plus de quinze ans, est attaché comme ordonnance au service du maréchal. Ce vieux brave ne céderait pas pour la plus ronde pension de retraite ce privilège qui consiste à préparer la tasse de café noir quotidienne, le *champoreau*, comme il dit en souvenir de l'heureux temps où il était *en Alger*. Cela fait, Pierre selle avec amour la bête favorite de son maître, *Olène*, une jument trois quarts pur sang qui a vu Reichshoffen et que le maréchal monte presque tous les matins.

Le jour paraît à peine qu'on aperçoit sur une des routes de Versailles, allant au grand trot de son cheval, cavalier à tête grise et à physionomie débonnaire. Un planton passe ou bien une estalette... stop ! Le cavalier fait le tour de l'homme et assure de sa bonne tenue. Puis il pousse soit jusqu'à Satory, soit jusqu'à Rocquencourt, pour assister au lever des soldats. A sept heures, il est de retour au palais de la Présidence, où M. le vicomte d'Harcourt, son secrétaire, l'attend dans son cabinet. Les affaires expédiées, le maréchal donne quelques ins-